

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Armin SIDLER

Sous les drapeaux (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 508-510

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# SOUS LES DRAPEAUX

*(suite)*

Déjà la nuit est tombée quand nous arrivons à notre nouveau logis, au seuil de la casemate qui va nous abriter ces quelques premiers jours.

Avec la curiosité du voyageur qui se hasarde dans une grotte inconnue, mais aussi sans pouvoir nous défendre d'un petit frisson d'appréhension, nous pénétrons l'un après l'autre, sans mot dire, dans le palais souterrain dont nous sommes peut être les premiers hôtes.

Hélas, ce n'est plus la délicieuse chambrée de caserne, le paradis du soldat, où la gaîté s'épanche librement. Ce ne sont plus les parties de cartes et les longues causeries, les farces innocentes et les francs éclats de rire.

La casemate c'est l'abri contre l'obus et le schrapnel, c'est la caserne de guerre ; et si le canon de l'ennemi ne gronde pas au dehors, au dedans c'est une première image de la réalité.

Le sombre du décor, le chevrotant de la lumière sur l'humidité des murs, déteignent sur le caractère, et étouffent l'humeur habituellement exubérante du pioupiou.

Aussi, la soupe à peine avalée, chacun, fatigué de la longue monotonie de ce jour d'entrée, se réfugie entre ses draps dont la moiteur le saisit tout d'abord. Mais le sommeil prend le dessus, et bientôt le calme du dortoir n'est rompu que par les ronflements sonores des musiciens nocturnes et les murmures des voisins réveillés.

Bonne nuit !

Le lendemain matin, et quatre jours ainsi, nous descendons à Saint-Maurice où les grands prés de l'Abbaye nous servent de place d'exercice.

On se refait petit à petit au métier des armes, à l'école du soldat, au maniement du fusil, et l'on ne s'en trouve pas si mal, surtout lorsque le temps est au beau fixe.

Sans doute il n'est pas gai d'aller pendant des heures entières en avant, en arrière, à droite, à gauche, se mettre à genou, se mettre à terre et puis debout, pirouetter, courir, s'arrêter, immobile, et toujours... se taire.

Mais quand viennent les petits instants de repos où, suivant une expression consacrée, on peut poser une flegme en fumant sa bouffarde, où par groupe on jase et s'amuse d'un mot, d'un rien, on compense amplement par ces moments de véritable jouissance tout ce que le service lui-même a d'ennuyeux et parfois de peu agréable.

Et la soupe sur l'herbette, dans la gamelle traditionnelle, avec la viande fumante que l'appétit rend savoureuse, le tout arrosé du bon jus de la treille qui vous regaillardit, en vous allégeant, il est vrai, quelque peu la bourse...

Sans être trop épicurien, il me semble que c'est là dans la journée du soldat une heure bien douce, parmi les meilleures en tous cas.

Le coup d'œil de ce dîner champêtre est si pittoresque. Les corvées apportent les grands bidons noircis au feu ; les cuisiniers affairés circulent en long tablier blanc, bonnet de police sur l'oreille et poche en main ; et puis nous, chaque section formant son

cercle, nous mangeons à belles dents et buvons à glouglou ; et la gaîté va son petit train.

Avec le poète alors je me dis :

« J'aime un repas frugal que la joie assaisonne. »

Et puis, en philosophe, je profite de la petite sieste, qui nous est octroyée généreusement après le dîner, pour goûter au tabac ou dormir sous un arbre, jusqu'au moment où le signal trop connu nous fait remettre sac au dos et fusil à l'épaule.

Le travail a recommencé.

Puis, quand le soleil s'incline vers l'horizon, nous reprenons le chemin de Savatan.

Tambour battant, nous traversons la paisible cité de Saint-Maurice, que nous tirons quelques instants de son habituelle torpeur. Les fenêtres s'ouvrent, le seuil des maisons et des cafés est assiégé, les gamins ont esquivé l'autorité paternelle et nous suivent à longs pas : chacun veut voir passer les défenseurs de la patrie.

Une fois hors de la ville, on marche à volonté, nous entonnons nos refrains entraînants qui font paraître la route moins longue.

La soupe nous attend. Le cantinier de même.

Puis le lit nous invite, le lit de camp, c'est vrai, un peu froid, un peu humide...

Il y a mieux, mais c'est plus cher.

*Sion, octobre 1901.*

As.